

BOIVIN, AURÉLIEN (dir.). *Contes de Louis Fréchette. Un hommage.* Montréal, Planète rebelle, « Mémoires », et Lévis, Maison natale de Louis Fréchette, 2015, 400 p. Avec disque audionumérique. ISBN 978-2-924174-68-5

Jean-Pierre Pichette

Volume 16, 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1051343ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1051343ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pichette, J.-P. (2018). Review of [BOIVIN, AURÉLIEN (dir.). *Contes de Louis Fréchette. Un hommage.* Montréal, Planète rebelle, « Mémoires », et Lévis, Maison natale de Louis Fréchette, 2015, 400 p. Avec disque audionumérique. ISBN 978-2-924174-68-5]. *Rabaska*, 16, 244–247.
<https://doi.org/10.7202/1051343ar>

Tous droits réservés © Société québécoise d'ethnologie, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Mary-Ann Constantine montre l'influence qu'ont exercée dans sa carrière le romantisme gallois et le bardisme avec ses rites, ceux qui correspondaient « avec un courant chrétien » (p. 214).

Les quatre textes qui alimentent la quatrième et dernière partie nous éclairent sur les actions de La Villemarqué et sur les réseaux qu'il a entretenus tout au long de sa carrière, d'abord à titre de président de la Société archéologique du Finistère (Patrick Galliou), puis comme homme politique, surtout du côté départemental (Alain Penneç). Quant à Florence Neveux et Fañch Postic, ils livrent aux chercheurs les secrets de l'encyclopédie en ligne *BÉROSE* destinée à établir le réseau de sociabilité de La Villemarqué, réseau aussi dense que complexe, dont la publication, entreprise il y a plus de dix ans, s'inscrit « dans le cadre d'un programme de recherche visant à produire une généalogie fine des savoirs ethnographiques » (p. 256). Il s'agit d'un site Web, mais aussi d'une véritable bibliothèque numérique qui regroupe une foule de documents de première main propres à enrichir le patrimoine culturel breton, voire français et mondial. Clôt le recueil, un « Essai de bibliographie chronologique des œuvres de Théodore Hersart de La Villemarqué », compilée par les deux directeurs de la publication.

Voilà certes un ouvrage universitaire qui ne manque pas d'ambition et qui saura répondre à une foule d'interrogations des chercheurs désireux d'en savoir davantage sur La Villemarqué et son œuvre, lui dont le *Barzaz-Breiz* a souvent fait oublier non seulement ses autres œuvres mais aussi son engagement dans l'histoire et la littérature bretonne, orale et écrite. Les textes sont facilement abordables, riches et écrits dans une langue accessible.

AURÉLIEN BOIVIN

Professeur émérite, Université Laval

BOIVIN, AURÉLIEN (dir.). *Contes de Louis Fréchette. Un hommage*. Montréal, Planète rebelle, « Mémoires », et Lévis, Maison natale de Louis Fréchette, 2015, 400 p. Avec disque audionumérique. ISBN 978-2-924174-68-5.

Arrivé à la cinquantaine, Louis Fréchette (1839-1908), qui a délaissé la vie politique et triomphé comme poète, réoriente sa carrière littéraire vers le récit en prose. Membre fondateur de la filiale montréalaise de l'*American Folklore Society*, comme son confrère journaliste Honoré Beaugrand, c'est en folkloriste amateur qu'il se penche sur ses années d'enfance à Lévis ; il se remémore alors la galerie d'originaux qui l'ont captivé ainsi que les voyageurs des pays d'en haut qu'il a rencontrés entre 1848 et 1860, tout spécialement le fameux conteur Jos Violon qui animait les soirées auxquelles on lui permettait d'assister. Ces souvenirs lui inspirent ainsi une bonne soixantaine d'anec-

dotes légendaires et de récits fantastiques qui rempliront sa seconde carrière littéraire. Entre 1892 et 1907, Fréchette allait copieusement diffuser, voire marchander, sa prose narrative dans les journaux de l'époque. Il en réunira d'ailleurs un grand nombre dans les recueils *Originaux et détraqués* (1892) et *La Noël au Canada* (1900) ; par la suite, des compilations posthumes paraîtront, notamment *Contes I - La Noël au Canada* et *Contes II - Masques et fantômes*, chez Fides, dans la collection du « Nénuphar » (1974, 1976).

L'édition des *Contes de Louis Fréchette* en est l'exemple le plus récent. Préparé par Aurélien Boivin, le spécialiste du conte littéraire québécois, ce livre contient peut-être les plus beaux récits de l'écrivain. La bibliographie détaillée des 24 contes de ce recueil, annexée à ce corpus, recense leurs 92 éditions parues du vivant de Fréchette ; elle confirme que leur auteur a profusément étalé ses narrations, en moyenne près de quatre parutions par récit, et même jusqu'à sept dans certains cas. Publiée par Planète rebelle, éditeur voué à la promotion du conte oral, en partenariat avec la Maison natale de Louis Fréchette, cette anthologie marquait les célébrations du 175^e anniversaire de naissance de l'auteur en 2014 et la restauration de sa première habitation à Lévis ; devenue carrefour de diffusion de son œuvre et du conte en particulier, la Maison organise le Festival international du conte Jos Violon de Lévis qui a été fondé en 2003.

Dans les « Contes fantastiques », première des trois parties de l'ouvrage, Boivin propose douze récits marqués par le surnaturel et tirés des annales de la famille Fréchette ou d'épisodes de collège, donc toujours incarnés dans son milieu de vie. À côté d'anecdotes, où l'apparent mystère s'explique naturellement par une méprise (« La Ceinture de mon oncle ») ou une mystification (« Le Manchon de ma grand'mère », « Bonne année macabre »), se rencontrent de véritables légendes, soutenues par la croyance aux maléfices, aux apparitions, aux diableries : la conjuration du sort jeté par un mendiant mécontent (« La Maison hantée »), l'exorcisme d'un esprit tapageur (« Le Revenant de Gentilly »), la délivrance d'un prêtre fantôme (« La Messe du revenant »), l'apparition funeste d'un noyé (« La Tête à Pitre »), les nombreux châtiments de mécréants, l'un transformé en feu follet (« Les Mangeurs de grenouilles ») ou en loup-garou (« Le Loup-garou »), l'autre emporté par le diable (« Le Neptune ») ou téléporté sur la lune (« La Bûche de Noël »), avec l'histoire de la Corriveau, cette femme pendue pour meurtre, à l'occasion de la découverte de sa cage en 1849 (« Une relique »).

L'épithète « célèbres » des « Récits hommages à des personnages célèbres » ne convient guère à des inconnus que le narrateur Fréchette avait plutôt qualifiés d'« originaux et détraqués » ; l'éditeur a d'ailleurs rectifié ce lapsus en lui préférant « remarquables » dans la présentation des quatre textes de cette deuxième partie (p. 16). Ces anecdotes mettent néanmoins en vedette

des personnages que Fréchette a vraiment connus. Baptiste Lachapelle, fils d'un Acadien de la Nouvelle-Écosse nommé Bourgeois, était un « voyageur des pays d'en haut » et un « bourgeois de cage » admiré ; il est l'auteur de chansons tristes, dont une complainte relatant un amour déçu, sa fiancée n'ayant pas attendu son retour d'un long voyage au Nord-Ouest pour se marier (« Une complainte »). Michel Langlois, un jeune homme pourtant respectable, fut la « victime légendaire de l'irresponsabilité des foules » ; pour avoir repris un malotru, il fut moqué par le surnom de Grelot durant toute sa vie qu'il acheva comme un « pauvre vieillard privé de raison » (« Grelot »). Charles Drapeau, un quêteux qui avait une « haine profonde des Anglais », prit part au combat des patriotes de 1837 et il mourut fou, comme son grand-père, Jacques-Placide, un révolté blessé sur les plaines d'Abraham, et son père, Pierre, qui avait rêvé que Bonaparte reprenne le pays (« Drapeau »). L'innocent Olivier Chouinard, un illettré qui gagnait son pain et son gîte à livrer le courrier, ne se trompa jamais de destinataire le long de la route « entre Québec et Gaspé » (« Chouinard »).

La dernière partie du livre est consacrée aux « Contes de Jos Violon », un véritable conteur que l'auteur avait entendu durant son enfance vers 1850 et qu'il annonce ainsi : « Le narrateur de la présente signait Joseph Lemieux, il était connu sous le nom de José Caron, et tout le monde l'appelait Jos Violon. » En intitulant sa présentation des *Contes de Jos Violon* (Guérin, 1999) « Jos Violon, un vrai conteur populaire au XIX^e siècle », Aurélien Boivin a bien cerné le personnage. Cette troisième partie du recueil, la seule qui est annotée, est la réédition intégrale des huit contes de ce petit volume. Curieusement, Fréchette, qui met dans la bouche de Jos Violon des récits légendaires, récits de croyance, les amorce par une formule d'ouverture ordinairement réservée aux contes populaires, récits fictifs : « *Cric, crac, les enfants ! parli, parlo, parlons ! pour en savoir le court et le long, passez le crachoir à Jos Violon ! Sacatabi, sac-à-tabac ! À la porte les ceuses qu'écouteront pas !* » Et il les clôt par une formule finale : « *Et cric, crac, cra ! Sacatabi, sac-à-tabac ! Mon histoire finit d'en par là.* » Art véritable du narrateur ou effet de style de l'écrivain ? Comment savoir ? On sait cependant qu'à force de raconter les mêmes légendes, la commotion fantastique et l'adhésion qui les ont créées s'émoissant, elles se muent en récits fictifs ; ce qui n'est pas le cas ici. On y lit les aventures de personnages crédules et mystifiés, qui se croient punis ou ensorcelés et finissent par se corriger – le sacreur « Tipite Vallerand », les ivrognes « Tom Caribou » et « Coq Pomerleau », Jos Violon lui-même pour avoir laissé ses hommes danser dans la nuit du samedi au dimanche (« Le Diable des Forges ») –, et des récits fantastiques, sans explication naturelle – « Titange » dont le voyage en chasse-galerie est empêché par une image

pieuse, Fifi Labranche dont le violon est ensorcelé pour avoir fait danser les marionnettes ou aurores boréales (« *Money Musk* »), « Les Lutins » qui prennent grand soin des chevaux la nuit et que Jos Violon a vus, et « La Hère », ou bête à grand queue, que le conteur a entendue. La technique de la délégation de la parole, à laquelle a souvent recours Fréchette, renforce la valeur du témoignage, mais lui permet aussi de prendre ses distances avec la créance ou la naïveté de ses informateurs.

Un mot encore sur le disque audionumérique, la contribution particulière de l'éditeur Planète rebelle qui fait sa spécialité du livre-disque. On a choisi cinq conteurs de bon calibre pour réinterpréter, chacun à sa façon, en une douzaine de minutes, un récit de Louis Fréchette. Même en serrant de près le texte de « Coq Pomerleau », Jean-Marc Chatel sait se faire conteur ; on aurait souhaité pareille prestation de Jocelyn Bérubé, par ailleurs excellent conteur, mais l'auditeur n'a droit ici qu'à une lecture correcte de « Grelot » ; Olivier Turcotte reprend « Tipite Vallerand » avec plus de naturel ; Michel Faubert, le meilleur de tous, adapte le thème du « Prêtre fantôme » en inventant une femme amoureuse d'un prêtre qui revient dire sa messe ; enfin, Alexis Roy transpose avec succès, mais un siècle plus tard dans le Témiscouata, « La Roche du diable » que Fréchette situait aux Forges du Saint-Maurice.

Comme Charles Perrault, écrivain sérieux élu à l'Académie française, qui doit sa célébrité, ni à ses poésies précieuses ni à ses mémoires, mais bien à ses *Histoires ou Contes du temps passé*, recueil d'ailleurs publié à la fin de sa vie sous le nom de son fils, Louis Fréchette mena aussi une carrière de poète. Celui qui « a tout mis en œuvre pour que son recueil de poésie, *Les Fleurs boréales. Les oiseaux de neige*, soit couronné par l'Académie française en [1880] » doit désormais sa renommée, non plus à sa poésie, mais bien à ses contes, spécialement ceux de Jos Violon. En recréant la langue populaire du milieu du XIX^e siècle, il valorise les échos lexicaux qui se font encore parfois entendre en région, avec en plus ce « je » pluriel, équivalent du nous, de « j'étions » et l'emploi du passé simple vernaculaire, disparu à Québec, mais toujours vivant à la Baie Sainte-Marie...

En refermant ce volume, le lecteur comprendra pourquoi Aurélien Boivin considère Louis Fréchette comme « le plus prolifique et, sans aucun doute, le meilleur conteur québécois du XIX^e siècle ».

JEAN-PIERRE PICHETTE
Université Sainte-Anne